

Sous quelle forme aimeriez-vous revenir ?  
**SOPHIE CALLE :**  
 "L'ARLÉSIENNE"

# SOPHIE CALLE

## EN GÉNÉRAL

Depuis plus de trente ans, à coups de textes et d'images, Sophie Calle nous raconte des histoires, vraies ou jouées, autobiographiques et autofictives. Dans son exposition *M'as-tu vue* au Centre Pompidou, elle se livre à nouveau au jeu de l'intime, mais nous fait aussi entrer pour la première fois dans la fabrique de l'œuvre. Exploration d'une esthétique.

Par Jean-Max Colard

**Eloge paradoxal : une chose est sûre, Sophie Calle n'est pas un "grand écrivain".** Pourtant, elle a une écriture, concise, pincée – et c'est beaucoup mieux qu'un style. Mais rien ne lui convient moins que cette formule grandiloquente, cet adjectif éleveur, érectile, que la République réserve aux "grands hommes" sur le fronton du Panthéon. A l'inverse, une autre chose est sûre : Sophie Calle est une "grande artiste". Pourtant, ses photographies sont pauvres, images-traces sans qualité. Mais au féminin la formule passe mieux, perd sa pesanteur, son académisme, et se rattache davantage à une histoire sociale et politique du XX<sup>e</sup> siècle à laquelle l'artiste contribue à sa manière, et de plain-pied : née en 1953 à Paris, militante féministe dans les années 70, notamment au sein du MLAC pratiquant l'avortement clandestin, elle participe depuis le début des années 80 à l'irruption continue du féminin dans l'art. Et ce n'est pas une mince affaire pour toutes celles qui s'y adonnent, de Martha Rosler à Annette Messager, de Gina Pane à Cindy Sherman : bousculer les hiérarchies en place, renouveler les images de la sexualité, dépasser les stéréotypes de la mère au foyer et de la putain au lit, critiquer l'hégémonie de la peinture et de la

sculpture en s'adonnant à des formes nouvelles (photo, vidéo, performance, roman-photo...), plus aptes à restituer la subjectivité et le "vécu au féminin". Priorité du coup à l'autobiographie, aux 24 heures sur 24 de la vie d'une femme, au "*retour amical de l'auteur*" comme disait Barthes, plutôt qu'au formalisme impersonnel de l'esthétique phallo-moderniste. D'ailleurs, elle n'a pas la folie des grandeurs, Sophie Calle, plutôt celle des petites, cultivant et conjurant tout à la fois les désirs fous et les folles inquiétudes de la vie normale : peur du manque, de l'abandon, de la disparition, de finir vieille fille, désir de rencontres, de mariages, d'aventures policières, amoureuses, et plus si affinités, peur de son anniversaire. "*C'est tous les ans une journée épuisante*, nous expliquait-elle déjà en 1998, *on a la volonté d'être aimé, on ne veut pas le dire, alors on attend, mais au final on est souvent déçu, c'est toujours une catastrophe.*" Pas étonnant qu'elle réactive dans ses œuvres mixte mi-images le genre mineur du roman-photo, forme populaire et sentimentale inventée en Italie dans les années 50, destinée à nourrir les fantasmes à l'eau-de-rose des lectrices de la presse féminine. >>>

## en une Sophie Calle à Beaubourg

»» Pas un hasard non plus si dans *L'Hôtel*, l'une de ses œuvres les plus célèbres, Sophie Calle commence par le bas de l'échelle et investit l'un des rôles féminins les plus dévalués : en février 1981, elle se fait engager comme femme de chambre dans un hôtel de Venise. Mais profite de ses heures de ménage pour examiner les effets personnels des clients, fouiller dans la penderie, la poubelle et le portefeuille, recopier les agendas, écouter aux portes, photographier les valises, le lavabo et les sous-vêtements éparpillés au sol... *"Jeudi 5 mars. 10 h 45. J'entre dans la chambre 30... Les lits jumeaux sont défaits. Sur le porte-bagages, une valise rouge entrouverte ; à l'intérieur un tas de vêtements auquel je ne touche pas. Sur le dessus, un pyjama d'homme en pilou marron, des bigoudis, un foulard, un bonnet en laine. J'ouvre l'armoire : j'y trouve des vêtements d'homme et de femme..."*

**Sophie Calle s'attache à faire surgir du féminin dans l'art. Et pour cela, elle bouscule les hiérarchies, renouvelle les images de la sexualité, critique l'hégémonie de la peinture et de la sculpture...**

Depuis, entre les détectives privés qu'elle engage pour la suivre et ses *Histoires vraies*, on pense savoir pas seulement deux ou trois choses, mais à peu près tout d'elle, et j'en passe : son strip-tease à Pigalle, son mariage en drive-in avec l'Américain Greg Shephard, visible dans son film *No Sex Last Night* (l'une des rares réussites d'incursion d'un artiste dans le cinéma, eu égard notamment aux échecs de Cindy Sherman ou d'Alain Fleischer et son nullissime *Zoo zéro*), son mariage raté avec Pierre H. sur l'aéroport de Roissy, les cadeaux d'anniversaire qu'elle conserve et met sous vitrine, voire la naissance soudaine de "seins miraculeux", après avoir été plate comme une limande pendant trente ans. *"C'est facile d'écrire sur moi : tout est dit"*, précise-t-elle ironiquement à l'usage de ceux qui s'y essaient. Tout est dit, comme si cette insaisissable conteuse avait déjà tout raconté, et qu'il ne suffirait plus alors que de reprendre le fil de ses histoires, et d'entremêler, comme elle, la vérité et la fiction, son être réel et son personnage.

Mais pour démêler les jeux de cache-cache de cette œuvre autobiographique et autofictive à la fois, et dans l'espoir d'accéder à l'artiste Sophie Calle plus qu'à son personnage, on se pointe par surprise un après-midi au sixième étage du Centre Pompidou, pendant le montage de son exposition *M'as-tu vue*. Difficile une fois sur place de ne pas mesurer l'écart qui sépare l'œuvre calienne (on pourrait tout aussi bien dire "cal(l)iente" – chaud en espagnol) de celle de Daniel Buren, le dernier "vivant" à avoir occupé le sixième étage d'un Centre Pompidou qui s'est enlisé depuis dans une programmation désuète, tentant vainement de dépoussiérer les élégantes momeries de Jean Cocteau : quand le "grand artiste" Daniel Buren faisait de Beaubourg son atelier "in situ" et livrait avec l'institution un vrai bras-de-fer, doublant sa surface d'expo puis la vidant de moitié, chassant son Moi biographique à coups de jeux formels éblouissants, Sophie Calle procède plus tranquillement à l'installation de ses œuvres, s'adapte au rythme des agents fonctionnaires du Centre (*"A 17 heures pile, comme par magie, tous les outils tombent des mains"*), appelle des amis pour meubler sa pause-déjeuner, hésite entre deux accrochages, se montre influençable, prend avis auprès de tout le monde, scénographes mais aussi critiques d'art de passage et même gardiens de salle. Une manière de nous faire comprendre que ça ne se passe pas là, et que si son œuvre vient s'accrocher aux cimaises d'un musée, elle se déroule ailleurs, dehors, dans la vie même. *"M'as-tu vue"*, dit le titre malicieux de cette expo où elle préfère jouer le jeu d'œuvres nouvelles plutôt que de se laisser aller à la rétrospective triomphante : non, pas cette fois. Encore raté.

**Quand même, on ne repartira pas de là les mains vides, mais avec une version VHS de sa nouvelle vidéo.** Présenté à Beaubourg, *Unfinished* raconte l'histoire bien embarrassante d'un échec artistique : invitée en 1988 par une banque américaine à réaliser un projet, l'artiste récupère des séquences de vidéo-surveillance où des clients en train de retirer de l'argent sont filmés à leur insu. Séduite par la beauté de ces images trouvées, volées, *"sans apport de vécu de ma part"*, elle demande à réflé-

**FILM >** En marge de l'expo, Beaubourg et MK2 programment *No Sex Last Night*, le seul film de Sophie Calle, réalisé en 1992 avec Greg Shephard. Un curieux mélange de road-movie et de journal intime, déjà chroniqué dans *Les Inrocks* lors de sa sortie en 1996.

## journaux "extimes"

*No Sex Last Night* va très loin. Il y a déjà les kilomètres parcourus, puisqu'il s'agit d'un récit de voyage : une traversée des Etats-Unis en bagnole, entreprise par Sophie Calle et son amant, Greg Shephard, coréalisateur du film... Le problème, c'est qu'entre les deux le courant a du mal à passer. En ouverture, Calle revient brièvement sur le jour de leur rencontre et dit sans trop dire les raisons de ce voyage. *"Il rêvait de faire du cinéma. Je rêvais de traverser l'Amérique avec lui. Pour l'inciter à me suivre, j'avais proposé que nous réalisions durant le voyage un film sur notre vie de couple."* Ils partent le 3 janvier 1992 en se munissant chacun de son côté d'une caméra vidéo qui leur permettra de se filmer et surtout de confier en privé ce qu'ils n'osent dire à l'autre. Une manière de faire le

point. *No Sex Last Night* est donc à la fois un road-movie et la combinaison de deux journaux intimes filmés. Le plus souvent, le film déroule des images arrêtées, encore plus banales que des cartes postales : chambres de motels tristounes, paysages un peu ternes, personnes insignifiantes croisées sur la route. Rien d'exaltant a priori... Et puis il y a la parole. Des confessions qui tentent de cerner l'amour, ses microstratégies, ses malentendus, ses quiproquos. Sophie Calle rumine comme une chipie, se plaint de ne pas être aimée, fait une fixation sur la queue de son mec, jalouse la voiture (toujours au garage pour cause de panne), objet pour Greg d'une attention toute particulière. Elle dit sa frustration, répète invariablement

*"no sex last night"*. Lui, mal rasé, la tête chiffonnée, parle, manque de sommeil, marmonne, s'interroge sur le sens de ce film... Nous sommes donc au cœur d'une intimité, mais qui n'est jamais déflorée. C'est le beau paradoxe du film... A ce titre, la scène de mariage dans le drive-in de Las Vegas a de quoi laisser pantois. A coup sûr, l'un des mariages les plus saugrenus qu'on ait vus à l'écran. Calle a réussi à obtenir ce qu'elle voulait. Cette fille dépasse vraiment l'entendement.

**Jacques Morice**

*In Les Inrockuptibles n° 40, 17 janvier 1996 (extraits).*

*Film présenté en présence de Sophie Calle au MK2 Beaubourg le 27 novembre, et à Beaubourg (Cinéma 1) le 30 janvier à 20 h.*

Représentation de *L'Arlésienne* de Georges Bizet

chir et se met en quête d'une idée. Elle imaginera ainsi plus d'une quinzaine de projets : photographier des sacs d'argent ou des mains de guichetiers, interroger des gens dans la rue sur leur rapport à l'argent, demander à Jean Baudrillard de légender les vidéos, retrouver des petits délinquants dont les portraits servent de cibles aux tirs d'entraînement de la police américaine, installer dans une salle vide un seul portrait de visage tendu vers l'argent, installer chez des gens des coffres-forts à secrets, etc. Et même se faire hypnotiser pour y voir plus clair : sans résultat convaincant. En 2003, *Unfinished* est au final la compilation, l'auto-archivage de tous ces essais, myriade de textes, d'images, de changements de focale, de tentatives avortées, de mises au repos, d'espoirs puis de repentirs.

Et pour la première fois peut-être, Sophie Calle nous laisse ici entrer dans la fabrique de l'œuvre : film sans grande qualité là encore, mais précieux documentaire, *Unfinished* témoigne, s'il en était besoin, qu'il n'y a rien de plus difficile que l'impression de facilité, et que l'autobiographie complexe de Sophie Calle n'est pas l'affaire d'une complaisance narcissique. Au contraire, on mesure ici qu'il y a un monde entre le matériau brut et le résultat final, qu'entre la vie et l'œuvre il y a une traversée, une ascèse, une quantité sans nombre d'essais, de démarches, de ratages, de travaux non dits, de voies possibles et toutes éprouvées. Sophie Calle ne nous le dira pas, mais il faut bien évidemment étendre la leçon d'*Unfinished* à l'ensemble de son œuvre : ce qui est vrai de cette vidéo et de son histoire particulière est vrai au fond de toutes ses autres pièces, de toutes ses photos qu'elle n'hésite pas non plus à refaire, qu'elle délègue parfois à un vrai pro de la photo (Jean-Baptiste Mondino, le plus souvent), et jusqu'à ses moindres textes, sans cesse réduits, amendés, corrigés, mis au repos et repris. Rappel à l'évidence de l'œuvre : il y a dans toute autobiographie une part d'autofiction, et dans

l'écriture de soi une part de réécriture, d'invention et de recomposition de soi. Ou encore : une vie devenue œuvre, ce n'est pas seulement une vie, c'est aussi et surtout la somme de ses brouillons.

**La preuve avec *Douleur exquise* : là encore, un projet de longue date** – “*Je l'avais sous la main depuis plus de dix ans, explique-*

*t-elle, je savais que c'était quelque chose d'important, et il y avait pour moi un réel confort dans le fait de savoir qu'à tout moment, quand ça irait mal, je pourrais toujours ressortir cette histoire.*” En octobre 1984, Sophie Calle, amoureuse, part à contre-cœur au Japon, elle compte les jours, ne pense qu'à rejoindre “son amour” dans une chambre de l'Hotel Imperial de New Delhi. Au Jour J, l'amant ne vient pas et la quitte par téléphone – “*Une rupture banale, mais que j'ai vécue comme le moment le plus douloureux de ma vie.*” De retour en France, elle vide son sac à des gens et leur demande en échange de répondre à la question : “*Quand avez-vous le plus souffert ?*” Le livre est scindé en son milieu par cette rupture, cet abandon, cette douleur insondable : si la première partie est un compte à rebours d'images et de mots d'amour, J-50, J-49, J-48... jusqu'à la séparation, la deuxième partie est composée de diptyques : sur chaque page de gauche, l'artiste récite sa peine, son histoire lamentable, et avec le temps le texte se rétrécit et s'efface en même temps que la douleur s'atténue. Tandis qu'en face, page de droite, des voix anonymes récitent des épisodes douloureux de leur propre existence. >>>

*Elle cultive et conjure les désirs fous et les folles inquiétudes de la vie : peur du manque, de l'abandon, de la disparition, de finir vieille fille, désir de rencontres, de mariages, d'aventures policières, amoureuses, et plus si affinités.*

## en une Sophie Calle à Beaubourg

»»» Publié par Actes Sud, le livre prend la forme d'un petit missel, comme pour mieux recueillir une litanie de douleurs. Mais à Beaubourg, où l'œuvre occupe trois salles de l'exposition, *Douleur exquise* prend encore une autre allure : les récits ne sont pas imprimés, mais brodés sur des tissus japonais, et les pages du livre composent désormais une salle peuplée de toiles alternativement noires et blanches, comme dans une exposition conceptuelle d'Hanne Darboven, Joseph Kosuth ou Roman Opalka. S'éloignant du format livre pour mieux jouer le jeu de l'exposition, Sophie Calle redonne ici une plasticité, une force visuelle inattendue à son mélange de textes et d'images.

Œuvre majeure, plus importante sans aucun doute que les jeux somme toute artificiels de Sophie C. et de l'écrivain Paul Auster qui en avait fait l'héroïne de son roman *Léviathan*, *Douleur exquise* mêle plus que jamais l'écriture de soi et les récits des autres qu'elle affectionne tant, comme lorsqu'elle demande à des aveugles ce qu'ils voient (*Les Aveugles*), ou interroge des gens de Jérusalem sur leur rapport à la ville et à la frontière (*L'Erouv de Jérusalem*). Dans *Douleur exquise*, ensemble complexe de textes et d'images qui font du roman-photo une forme

*"Unfinished" est l'histoire d'un échec artistique ; le témoignage qu'il n'y a rien de plus difficile que l'impression de facilité et que l'autobiographie de Sophie Calle n'est pas l'affaire d'une complaisance narcissique.*

désormais savante, Sophie Calle échange une histoire d'amour qui finit mal contre les récits de douleur d'une quantité de voix anonymes. Autant dire une confession à la fois personnelle et collective, un texte où l'autobiographie communique avec la vie des autres. Quelque chose se passe dans cette transmission de pensées et de sensa-

tions, quelque chose s'incarne, qui pourrait bien être l'objectif Lune d'une "grande artiste" : produire le lieu de vie où le Moi est à la fois le sien propre et celui des autres aussi, où la douleur et les peurs sont partagées, où le banal est collectif, où Sophie Calle n'est plus seulement une artiste connue, mais où son roman-photo personnel transmigre dans notre vie et parvient à écrire des fragments, voire des pans entiers de nos propres existences. ||

*M'as-tu vue, jusqu'au 15 mars 2004 au Centre Pompidou, Paris IV<sup>e</sup>, place Georges-Pompidou, de 11 h à 21 h, le jeudi jusqu'à 23 h (fermé le mardi). Tarifs : 6,5 € ; 4,5 €. Catalogue Sophie Calle – M'as-tu vue (éditions Centre Pompidou/Xavier Barral), 452 pages, 49,90 €.*

*Douleur exquise (Actes Sud), 282 pages, 28 €.*

À LA LETTRE > Treize mots-clés pour appréhender l'œuvre de Sophie Calle.

## abécédaire

### ABSENCE

Plus qu'un simple thème, l'absence est chez Sophie Calle l'objet d'une angoisse obsédante. Peur de la mort, de la perte, de l'abandon, tableaux disparus des musées, absence d'un corps dans un lit vide, disparition des amis, Hervé Guibert en tête, sans oublier cette jeune Parisienne admiratrice de Sophie Calle et disparue de l'île Saint-Louis. Les rituels, les traces, les photos, les vitrines s'organisent autour de ce syndrome : l'œuvre entière de Sophie Calle peut se lire comme une tentative de conjuration de l'absence.

### AUTOBIOGRAPHIE

Même si elle parle souvent des autres, et surtout si on s'y retrouve tous, l'autobiographie reste le régime général des histoires de Sophie Calle. Un immense "rapport sur moi", usage documentaire de la photographie à l'appui, qui ne s'écrit pas dans l'ordre chronologique des faits, mais procède plutôt par fragments.

### AUTODÉRISION

Peut-être le mot le plus juste pour caractériser l'humour, la drôlerie fugitive, le regard ironique que l'artiste porte sur ses rituels compulsifs, ses angoisses journalières et ses déboires amoureux.

### AVEUGLES

En 1994, deux siècles et demi après la *Lettre sur les aveugles* de Denis Diderot, Sophie Calle interroge à son tour les aveugles : que voient-ils ? qu'ont-ils vu avant de le devenir ? quelle est leur image de la beauté, de la couleur, leur idée du monochrome ? Echanges de vues entre des êtres privés du voir et une artiste espionne, espionne, observatrice : "m'as-tu vue".

### CHAMBRE

Haut lieu de l'intimité et forme de l'exposition : chambres d'hôtel à Venise, chambre de la *Douleur exquise* reconstituée à Beaubourg, chambre d'une jeune femme du XX<sup>e</sup> siècle où l'artiste dépose les éléments de sa vie et de son autobiographie. Souvent sans fenêtre, mais avec vue : vers l'intérieur, vers l'intime.

### FILATURE

Une des premières pratiques de l'artiste pour faire effraction dans l'intimité de soi et des autres : détectives privés engagés pour la suivre, filature discrète de gens dans la rue et d'un homme à Venise, et en 2003 spectateurs de son expo de Beaubourg observés en douce par une poignée d'étudiants... Flagrant délit de vie privée.

### LIT

L'un des grands petits lieux de la géographie intime/"extime" de Sophie Calle : lits de l'hôtel C. à Venise, lits vides et défaits, lits des *Dormeurs* qu'elle invite chez elle pendant 24 heures, lit personnel mais qu'elle envoie à un Californien déprimé qui veut y consoler son chagrin amoureux. Lieu de l'intime, d'une sexualité toujours traitée avec pudeur, lieu de l'absence, lieu du désir – lieu de passage.

### MARIÉE

Chez Sophie Calle, la mariée est généralement seule : au sommet de la tour Eiffel, où elle ne reçoit que des témoins, essouffée sur l'aéroport de Roissy, ou sa robe de mariée posée sur le lit d'une chambre vide. Vrai mariage de Sophie Calle avec l'Américain Greg Shephard, filmé en live dans son film *No Sex Last Night* : "ne pas finir vieille fille." Mariage manqué avec Pierre H., parti en Chine : "Dans les deux cas, ce sont des mariages pour repousser l'échéance d'une rupture."

### QUESTIONS

Entre curiosité et torture, la question est ici une méthode pour faire effraction dans l'intimité des autres. A l'image

du questionnaire réalisé avec Grégoire Bouillier pour ce numéro des *Inrockuptibles*, Sophie Calle adore poser des questions, si possible privées, personnelles, dérangeantes. Ce sont aussi les seules auxquelles elle accepte de répondre, "sans doute parce que ce sont les seules que je n'arrive pas à résoudre".

### RITUEL

Processus structurel de son œuvre, de sa vie et de ses états d'âme. Depuis l'enfance et pendant longtemps encore, Sophie Calle élabore des règles du jeu et convoque toutes sortes de rituels : pour conjurer l'absence, les peurs, le temps qui passe, comme pour contrôler aussi le cours aléatoire de la vie, elle met sous vitrine ses cadeaux d'anniversaire, cherche des solutions pour le nouvel an, se livre à des contraintes alimentaires (une couleur par repas)... C'est par le rituel que la performance et l'action s'introduisent dans l'œuvre de Sophie Calle.

### ROMAN-PHOTO

Combinaison de textes et d'images, de récits et de photos, l'œuvre de Sophie Calle prend souvent la forme du roman-photo, genre sentimental et populaire qu'elle se réapproprie et complexifie, au croisement de l'image et de la littérature.

### STRIP-TEASE

Se déshabillant dans l'ascenseur de ses grands-parents à l'âge de 6 ans, strip-teaseuse dans une baraque foraine de Pigalle vingt ans plus tard, Sophie Calle pratique dans son œuvre la mise à nu de soi. Esthétique du strip-tease.

### VÊTEMENTS

Ou plutôt des pièces de vêtements : robe de mariée, cravate noire d'un amant, peignoir abandonné dans la maison de Freud... Une enveloppe vide, à la fois habitée et désertée par un corps, trace-fantôme d'une présence passée.

Jean-Max Colard